

Atelier Bakhita Paris, pour se tisser une nouvelle vie

Une marque de prêt-à-porter vient de voir le jour. Elle propose des vêtements réalisés par des femmes prostituées, qu'accompagne l'association Aux captifs, la libération.

solidarité

C'est l'effervescence au Dorothy, café solidaire monté par de jeunes chrétiens dans le XX^e arrondissement de Paris. En ce 1^{er} juin, le lieu accueille un défilé de mode inédit. Toutes les pièces présentées ont été créées dans l'atelier de couture attendant au bar, par des Africaines en situation de prostitution, victimes de traite.

Dans l'atelier reconverti pour l'occasion en salle d'essayage, ces apprenties couturières se préparent à entrer en scène : elles vont porter leurs propres créations, au milieu d'une vingtaine d'autres bénévoles. Dans un anglais jargonnant, Jude, Grace, ou Blessing y vont de leurs commentaires sur les différentes tenues, une lueur de fierté au fond du regard. Soutenues par l'association Aux captifs, la libération, qui accompagne les personnes de la rue, ces sept femmes ont intégré l'atelier au compte-gouttes depuis un an et demi. Pour retrouver une activité, travailler de leurs mains et non plus de leur corps. Se reconstruire une dignité aussi, souvent éclaboussée par des années de calvaire.

Tout démarre en octobre 2016. Aurélie Jeannerod, chef de projet « traite des êtres humains » au sein d'Aux captifs, la libération, raconte : « *Les femmes que nous avons rencontrées avaient besoin de trouver un lieu refuge et une activité qui leur permette d'être fières d'elles.* » L'association, qui cherche aussi à les orienter vers une insertion professionnelle, contacte Marie-Antoinette Peltier, créatrice de robes de mariée, qui accepte d'initier ces femmes à la couture.

Rendre les femmes fières

« *Au début, c'était juste une matinée par semaine, explique la styliste. Les femmes se sont accrochées et en ont voulu plus.* » Le temps passé à l'atelier triple rapidement. Marie-Antoinette Peltier leur délègue la confection de « robes de belle-mère », dont elle obtient la commande avec les robes de mariée. « *Même si toutes n'ont pas le niveau, ce qui compte c'est leur envie de venir, leur motivation* », confie la formatrice. L'une des premières à embarquer

dans l'aventure, c'est Helen, 23 ans. Arrivée en France en 2017, elle rencontre au bois de Vincennes Bus des femmes, une association dédiée à l'accompagnement des personnes prostituées à Paris. Là, on lui propose de rejoindre l'atelier de couture d'Aux captifs, la libération. Déjà couturière au Nigeria, elle n'hésite pas une seconde.

Parcours de sortie

Pour Helen, l'atelier de couture permet de s'évader d'un quotidien entre les murs d'un foyer d'hébergement d'urgence. C'est aussi un environnement sécurisé et bienveillant, où elle aime apprendre sans cesse de nouvelles techniques. Elle s'y sent simplement « *heureuse* ». Comme de nombreux migrants, Helen a quitté son pays pour « *aller étudier en Europe* », lui a-t-on assuré au Nigeria. Avant de partir, elle participe à un rituel vaudou, le « *juju* », lors duquel on la menace de maladie ou de mort si elle parle à quiconque de cet arrangement. Elle contracte par la même occasion une dette de 38000 €.




Après une traversée dans un bateau de fortune où elle a failli périr, entassée avec 120 migrants, elle débarque en Italie. Là, ce ne sont pas les bancs de la fac qui l'attendent, mais les trottoirs de Padoue. L'argent qu'elle récolte lui sert à rembourser ce qu'elle doit aux Nigériens qui l'exploitent. Helen prend alors la fuite vers Paris, mais elle retombe rapidement sous leur emprise, comme des centaines d'autres Nigérianes victimes des réseaux de prostitution en France.

Après un an passé à l'atelier de couture, elle espère aujourd'hui pouvoir intégrer un parcours de sortie de prostitution, avec à la clé un titre de séjour provisoire. Son rêve ? S'installer définitivement en France et passer de la couture à la cuisine, en suivant une formation spécifique.

Du trottoir au podium

Au fil des jours, Helen et les autres couturières du Dorothy ont vu se créer sous leurs mains une collection d'une cinquantaine de robes colorées et quelques vestes brodées. Pour Marie-Antoinette Peltier, l'idée d'un défilé s'est imposée d'elle-même : « *C'était important de montrer leur travail publiquement, pour qu'elles aient une reconnaissance directe. Et ce sont elles qui ont voulu défiler.* »

La création d'une marque dédiée viendra couronner le projet : Atelier Bakhita Paris, du nom de cette esclave soudanaise née en 1869 qui finira par être affranchie en Italie après des années d'enfer.

Pour le grand soir du défilé, Helen a enfilé une robe en soie verte à sequins. Avec ses longues tresses et ses lèvres rouge vermillon, elle prend la pose sous les regards amusés de ses collègues. Parées de leurs créations, Helen et les autres filles s'avancent au milieu du podium improvisé, dans la grande salle du Dorothy. Un peu intimidées, elles finissent par se prendre au jeu, saluer la foule et sourire à pleines dents sous les applaudissements fournis. Après deux passages chacune, elles regagnent fièrement l'atelier de couture, là où tout a commencé. Dans l'atmosphère légèrement euphorique, Helen, Jude, Blessing et les autres semblent déjà avoir démarré une nouvelle vie.  TEXTE MARINE SAMZUN PHOTOS TERESA SUÁREZ

À L'ATELIER BAKHITA PARIS, les jeunes femmes en réinsertion ont créé leur propre collection de robes, qu'elles ont montrées lors d'un défilé (page de droite, en haut).



À SAVOIR

Les modèles sont exposés sur : www.atelierbakhita.fr Il est possible de commander un modèle à sa taille et de le récupérer lors de ventes privées. La première est prévue le 26 juin.

